

Marcelin Pleynet

LA DOGANA

seguito da

Una strada in Italia - *Une route en Italie*

La riva degli Ognissanti - *La Rive de tous les saints*

Traduzione e cura di Augustin de Butler e Andrea Schellino, presentazione di
Maurizio Cucchi, prefazione di Marcelin Pleynet

LietoColle

Libriccini da collezione

UN HEUREUX RETOUR

Ma première rencontre avec la poésie de Marcelin Pleynet remonte aux années soixante, et plus précisément à la fin de cette décennie expérimentale, lorsque fut publié par Alfredo Giuliani et Jacqueline Risset chez Einaudi un recueil inoubliable, *Poeti di Tel Quel*, où ce poète, à l'époque âgé d'à peine trente-cinq ans, apparaissait aux côtés de Jean-Pierre Faye et de Denis Roche. C'était le moment clef du renouvellement de la poésie en Europe après l'avant-garde du début du siècle, et la nouveauté de ces poètes ne pouvait pas ne pas s'accorder, en quelque manière, avec le vent de transformation qui soufflait aussi dans notre pays, et donc avec notre néo-avant-garde, et bien au-delà, puisqu'alors, chez nous, l'expérimentation se faisait sentir partout.

Tel Quel a été une revue qui a impliqué la poésie dans un projet de culture totale, capable ainsi d'associer la pensée poétique à la recherche conduite dans d'autres domaines, de la philosophie à la musique et aux arts, comme cela devrait toujours être le cas. Que l'on pense, en effet, à son fondateur, Philippe Sollers, mais aussi à des collaborateurs comme Roland Barthes, Georges Bataille, Jacques Derrida, Michel Foucault, Bernard-Henri Lévy, Tzvetan Todorov, Francis Ponge, Gérard Genette, Pierre Boulez, Jean-Luc Godard ! Mais ce n'est pas de *Tel Quel* que nous avons à parler ici, mais de l'un de ses poètes majeurs, qui, tout compte fait, depuis cette époque, n'a pas joui en Italie du rayonnement qui aurait dû être le sien, étant données sa réelle originalité et son importance.

Pourtant, comme cela apparaît dans *La Dogana*, le lien de Pleynet avec notre pays est très fort : une bonne partie des textes ici recueillis est étroitement liée à Venise et à l'art italien. Le poète pense en vers et en images d'une netteté à la fois limpide et puissante, qui se sert encore de la page comme d'un champ ouvert d'action et de pensée, comme d'un espace et d'un théâtre d'une méditation libre, où l'ensemble d'un passé considérable paraît interroger un présent incertain sur ses innombrables équivoques, sur l'incertitude sinistre de ses orientations. Fort éloignés les anciens, désormais presque entièrement effacés les modernes, le poète rôde parmi les strates historiques et personnelles un peu comme un archéologue, parmi des « myriades de pensées jaunes et lumineuses », alors que « le temps et l'espace ne comptent plus ».

UN FELICE RITORNO

Il mio primo incontro con la poesia di Marcelin Pleynet risale agli anni Sessanta, e soprattutto alla fine di quel decennio sperimentale, quando venne pubblicato per Einaudi l'indimenticabile volumetto curato da Alfredo Giuliani e Jacqueline Risset, *Poeti di Tel Quel*, dove questo poeta, allora solo trentacinquenne, compariva accanto a Jean-Pierre Faye e Denis Roche. Era il momento chiave del rinnovamento della poesia in Europa dopo l'avanguardia di inizio secolo, e la novità di questi poeti non poteva non accordarsi, in qualche modo, con il vento di trasformazione che circolava anche nel nostro paese, e dunque con la nostra neo-avanguardia, ma non solo, visto che la sperimentazione agiva allora, da noi, a tutto campo.

Tel Quel era stata una rivista che aveva coinvolto la poesia in un progetto totale di cultura, capace dunque di accostare il pensiero poetico alla ricerca condotta in altri campi, dalla filosofia alla musica e alle arti, come sempre dovrebbe poter essere. E infatti basterà pensare, oltre al nome del fondatore Philippe Sollers, a figure di collaboratori come Roland Barthes, Georges Bataille, Jacques Derrida, Michel Foucault, Bernard-Henri Lévy, Tzvetan Todorov, Francis Ponge, Gérard Genette, Pierre Boulez, Jean-Luc Godard. Ma non è di *Tel Quel* che dobbiamo parlare in questa sede, ma di uno dei suoi maggiori poeti, che, in fin di conti, dopo quel tempo, ha avuto una presenza in Italia decisamente insufficiente, data la sua sicura originalità e importanza.

Eppure, come è evidente da *Dogana*, il legame di Pleynet con il nostro paese è molto forte, tanto che per buona parte i testi qui proposti sono strettamente legati alla città di Venezia, e al mondo dell'arte italiana. Il poeta ragiona in versi e immagini di una incisività limpida e potente insieme, che utilizza ancora la pagina come campo aperto d'azione e pensiero, come spazio e teatro di una meditazione libera, dove l'insieme di un passato enorme sembra chieder conto a un incerto presente dei suoi innumerevoli equivoci, dell'incertezza sinistra dei suoi orientamenti. Remoti gli antichi, ormai già quasi del tutto rimossi i moderni, il poeta si aggira tra memorie storiche e personali quasi come un archeologo, in mezzo a «miriadi di pensieri gialli e luminosi», mentre «il tempo e lo spazio non contano più».

L'oscillant, aquatique, précaire Venise devient ainsi le décor naturel du chemin du poète, qui avance « péniblement dans la / fente du temps », évoquant les grandes figures de la poésie ancienne – et donc Homère, Dante, Villon, Shakespeare, Hölderlin – et moderne, représentée surtout par Pound, « évoquant le vieil Ezra qui sera peut-être le dernier / moderne et qui n'est pas le seul à accumuler des ruines où / passe la poésie ». Et Pleynet le voit même, « le vieil Ezra assis sur les marches de la Dogana », et en le voyant il songe que, peut-être, « tout recommence partout différemment ».

Différemment, certes, mais comment ? Puisque, surtout, le marchand d'armes s'avance à nouveau, et « un rire énorme embrasse le monde ». Il reste que, comme le dit le poète dans sa sagesse aiguë, « il faut résister / il faut en surabondance *sur* vivre », alors que, « sur les marches de la Salute, la figure des dieux se manifeste dans le corps des vivants ».

Mais une contribution importante, décisive, d'un poète tel que Pleynet, ne pouvait pas ne pas venir aussi de ses choix formels, de sa capacité, encore intacte et toujours nouvelle, de faire bouger la parole sur la page en transformant la feuille en une véritable partition, où les temps et les rythmes de son dire sont articulés selon des règles très différentes de celles de la métrique traditionnelle ou d'une transgression condamnée à en cautionner la primauté. Et c'est ainsi qu'il passe du vers court, de la syllabation poétique fragmentée sur la page, à des blocs de prose. Tout cela nous parvient de façon convaincante dans notre langue grâce à la main heureuse et à la sensibilité des traducteurs, Augustin de Butler et Andrea Schellino.

Maurizio Cucchi

L'oscillante, acquatica, precaria Venezia diviene dunque lo scenario naturale del cammino del poeta, che avanza «a fatica nella / fessura del tempo», che evoca le grandi figure della poesia antica – e dunque Omero, Dante, Villon, Shakespeare, Hölderlin – e moderna, soprattutto rappresentata da Pound, «evocando il vecchio Ezra che sarà forse l'ultimo / moderno e che non è il solo ad accumulare delle rovine in cui / passa la poesia». E Pleynet addirittura lo vede, «il vecchio Ezra seduto sui gradini della Dogana», e vedendolo pensa che, forse, «tutto ricomincia ovunque diversamente».

Diversamente, certo, ma come? Visto, soprattutto, che torna ad aggirarsi il mercante d'armi, e «un riso enorme abbraccia il mondo». Resta il fatto, dice il poeta nella sua acuta sapienza, che «bisogna resistere / bisogna in sovrabbondanza *sopra* vivere», mentre «sui gradini della Salute, la figura degli dei si manifesta nel corpo dei viventi».

Ma un importante, decisivo contributo, da un poeta come Pleynet, non poteva non venire anche dalle sue scelte formali, dalla sua capacità, ancora intatta e sempre nuova, di muovere la parola sulla pagina trasformando il foglio in una vera partitura, dove i tempi e i ritmi del suo dire vengono scanditi secondo regole ben diverse da quella di un metro della tradizione o di una sua trasgressione che finisca col confermarne il primato. E così passa dal verso breve, dal sillabare poetico dislocato sul foglio, a blocchi materici di prosa. Il tutto ci arriva, poi, in modo persuasivo anche nella nostra lingua grazie alla felice mano e alla sensibilità dei traduttori Augustin de Butler e Andrea Schellino.

Maurizio Cucchi

PREFACE

Les trois poésies qui composent ce volume appartiennent à des périodes éloignées les unes des autres. Pourtant toutes trois ont plus ou moins pour sujet la ville de Venise et un même rapport au temps.

La Dogana fait évidemment référence à la Douane de mer, qui se trouve au bout des Zattere, avec à son sommet une girouette, aujourd'hui bien connue.

À l'époque où cette poésie fut écrite, la Douane de mer n'abritait que des hangars déserts et à moitié en ruine. On y avait accès en suivant les Zattere jusqu'à l'endroit où ils rejoignent le Grand Canal. Aujourd'hui un musée d'art contemporain y a trouvé refuge...

De la Fondamenta delle Zattere à la Pointe de la Dogana, ce parcours, jour et nuit, fut pendant longtemps, et reste encore, une de mes promenades favorites. En ce sens cette poésie fait logiquement pour moi suite à *L'Amour vénitien*, et pourrait naturellement constituer le cœur de ce qui occupe et enchante ce volume publié en 1984. « Ici à la pointe de la Dogana / entre le palazzo Ducale / et l'église san Giorgio / un passage vide sur l'étendue liquide / et le vent printanier qui souffle / plus loin / sur la mer calme / un voilier en feu. »

Une route en Italie évoque incontestablement Piero della Francesca, dont une peinture, *Saint Jérôme et le donateur Girolamo Amadi*, se trouve à l'Accademia, à Venise. Je me suis souvent arrêté devant ce *Saint Jérôme* qui est présenté dans une salle voisine de celle où fut longtemps exposée *La Tempête* de Giorgione. Mais *Une route en Italie* célèbre bien autrement ce qui se joue avec *L'Amour vénitien* et *La Dogana*, à savoir l'investissement transhistorique d'une culture classique et de ce qui, de cette culture classique, est plus proprement et singulièrement italien (ici, Arezzo). Les deux dates qui achèvent *Une route en Italie* : 1987/1993, soit six ans, disent assez ce qui détermine l'ensemble de ce recueil. C'est au moins sur six ans que l'inspiration s'établit. Autrement dit, ce sont de larges tranches de temps qui se diffusent et occupent ma présence à cette civilisation.

PREFAZIONE

Le tre poesie raccolte in questo volume appartengono a periodi distanti gli uni dagli altri. Ciò nonostante tutte e tre hanno più o meno come tema la città di Venezia e uno stesso rapporto con il tempo.

La Dogana evidentemente fa riferimento alla Dogana da Mar, situata all'estremità delle Zattere, con in cima una banderuola, oggi molto conosciuta.

Quando questa poesia fu scritta, la Dogana da Mar ospitava solo qualche capannone deserto e per metà in rovina. Ieri come oggi vi si poteva accedere seguendo le Zattere fino al punto in cui si congiungono con il Canal Grande. Oggi vi ha trovato rifugio un museo d'arte contemporanea...

Dalla Fondamenta delle Zattere alla Punta della Dogana questo percorso, giorno e notte, fu a lungo e resta ancora una delle mie passeggiate preferite. In tal senso questa poesia fa per me logicamente seguito all'*Amore veneziano*, e potrebbe costituire naturalmente il cuore di ciò che occupa e incanta questo volume, pubblicato nel 1984. «Qui alla punta della Dogana / tra il palazzo Ducale / e la chiesa di san Giorgio / un passaggio vuoto sulla distesa liquida / e il vento primaverile che soffia / più lontano / sul mare calmo / un veliero in fuoco».

Una strada in Italia evoca incontestabilmente Piero della Francesca, di cui un dipinto, *San Girolamo e il donatore Girolamo Amadi*, si trova all'Accademia, a Venezia. Mi sono spesso soffermato davanti a questo *San Girolamo* che è esposto in una sala vicina a quella in cui fu a lungo esposta *La Tempesta* di Giorgione. Ma *Una strada in Italia* celebra molto diversamente ciò che ha luogo con *L'amore veneziano* e *La Dogana*, ossia l'investimento trans-storico di una cultura classica e di ciò che, di questa cultura classica, è più propriamente e singolarmente italiano (qui, Arezzo). Le due date che concludono *Una strada in Italia*: 1987/1993, ossia sei anni, mostrano abbastanza ciò che determina l'insieme di questa raccolta. È in sei anni almeno che l'ispirazione si afferma. Detto altrimenti, si tratta di lunghi periodi di tempo che si diffondono e occupano la mia presenza in questa civiltà.

Vous remarquerez que, pour cela, la poésie ouvre encore d'autres espaces citationnels, et que, sous la rubrique « c'est une chose étrange de devoir sauter pour retrouver le sol sur lequel nous nous trouvons », Virgile, Lucrèce, Catulle, Horace, Montaigne et le latin sont convoqués, pour ne pas parler de la Sibylle de Cumès... D'une certaine façon, *Une route en Italie* met au présent, met en scène l'ensemble des voyages que j'ai pu faire en Italie au cours des trente-trois années précédentes. Aujourd'hui, au cours des cinquante-six dernières années. Et c'est loin d'être fini, puisque je continue chaque année à séjourner deux ou trois fois quinze jours à Venise.

Venise se présente ainsi comme le foyer central distribuant l'ensemble sensible qui détermine ma présence poétique et ontologique au monde vivant de l'art sous toutes ses formes. Présence sensible et, en tant que telle, quasi miraculeuse. C'est incontestablement ce qui m'habite et me porte au cœur de ce monde...

On en trouvera le message lyrique avec *La Rive de tous les saints*, nom d'un quai, près de San Trovaso, à Venise. Ces poésies se distribuent autrement que les précédentes. On remarquera qu'après la référence à Dante – dans *L'Amour vénitien*, dans *La Dogana* et dans *Une route en Italie* –, l'espace citationnel s'ouvre encore, en comprenant cette fois, avec Rimbaud et Hölderlin, la Grèce des dieux et des déesses.

La Rive de tous les saints manifeste aussi clairement que possible ce qui associe l'écriture poétique à une dimension théologique, ou pour être plus précis à une parole (*theo-logos*) qui tienne compte des dieux... Ce qui revient, si je puis dire, à poser l'ensemble de ce que j'écris sous la rubrique : poésie et théologie. Ce qui n'exclut pas une référence matérialiste engagée dans une logique nouvelle, et autre que celle généralement convenue.

L'ensemble pourrait se présenter comme une sorte de « nouvelle » *Divine Comédie*, pensée aujourd'hui, avec de nouveaux et autres moyens... En tenant compte, par exemple, des œuvres de Parménide, et de son grand *Poème*.

Noterete che, per questo, la poesia apre ancora altri spazi citazionali, e che, sotto la rubrica: «è una cosa strana dover saltare per ritrovare il suolo su cui ci troviamo», Virgilio, Lucrezio, Catullo, Orazio, Montaigne e il latino sono convocati, senza parlare della Sibilla Cumana... In un certo modo *Una strada in Italia* mette al presente, mette in scena l'insieme dei viaggi che ho potuto fare in Italia nel corso dei trentatré anni precedenti. Oggi, nel corso degli ultimi cinquantasei anni. Ed è lungi dall'esser finito, poiché ogni anno continuo a soggiornare due o tre volte quindici giorni a Venezia.

Venezia si presenta così come il centro che distribuisce l'insieme sensibile che determina la mia presenza poetica e ontologica nel mondo vivente dell'arte sotto tutte le sue forme. Presenza sensibile e, come tale, quasi miracolosa. È incontestabilmente ciò che mi pervade e mi trasporta nel cuore di questo mondo...

Se ne troverà il messaggio lirico nella *Riva degli Ognissanti*, nome di una fondamenta, accanto a San Trovaso, a Venezia. Queste poesie si distribuiscono diversamente rispetto alle precedenti. Si noterà che dopo il riferimento a Dante – nell'*Amore veneziano*, nella *Dogana* e in *Una strada in Italia* – lo spazio citazionale si apre ancora, comprendendo questa volta, con Rimbaud e Hölderlin, la Grecia degli dei e delle dee.

La riva degli Ognissanti manifesta nel modo più chiaro possibile ciò che associa la scrittura poetica a una dimensione teologica, o per essere più precisi ad una parola (*theo-logos*) che tenga conto degli dei... Il che significa, se così posso dire, porre l'insieme di ciò che scrivo sotto il titolo: poesia e teologia. Questo non esclude un riferimento materialista impegnato in una logica nuova e diversa rispetto a quella generalmente accettata.

L'insieme potrebbe presentarsi come una sorta di «nuova» *Commedia*, pensata oggi, con nuovi e altri mezzi... Tenendo conto, per esempio, delle opere di Parmenide, e del suo grande *Poema*.

On se souviendra que dans ce poème, le narrateur est emporté par des cavales qui le conduisent aussi loin que son cœur peut le désirer, puisqu'elles l'entraînent sur la *route* (en Italie) abondante en révélations de la divinité qui, franchissant toutes les citées, porte l'homme qui sait... Pour être finalement accueilli avec bienveillance par la déesse. Ce qui entraîne le narrateur, Parménide, à déclarer : « Ce m'est tout un par où je commence, car là même à nouveau je viendrai en retour. »

Il faut lire *La Rive de tous les saints*, et plus généralement l'ensemble des poésies ici réunies sous le titre *La Dogana*, dans cette perspective théologique : « En ce début du XXI^e siècle personne ne s'attendait à cette route du cœur. / Mais il est là aujourd'hui encore dans son soleil... le marchand d'armes... »

Marcelin Pleyret